



Combat entre Canadiens et Allemands.

Maintenant ou plus jamais!

Et c'est maintenant qu'il fallait agir! Paris fut encore une fois désignée comme objectif.

Cette fois-ci Ludendorff choisit le secteur de Champagne pour son offensive.

Son plan était le suivant :

On devait rompre le front français vers Châlons et les armées de l'est devaient être séparées des armées de l'ouest. Alors on pourrait s'emparer du camp retranché de Verdun et s'attaquer aux armées de l'ouest pour les refouler, par un puissant mouvement concentrique sur Paris par Montdidier, Villers-Cotterets et Esternay-la-Seine.

L'offensive de la Picardie fut appelée la bataille de l'empereur.

Elle devait devenir la charge de la paix, de la paix telle que l'espérait l'Allemagne.

Les opérations initiales furent confiées à trois armées : celle de von Boehn sur la Marne, et sous le commandement suprême du kronprinz, les deux autres de von Mudra et de von Einem, qui se trouvaient depuis longtemps en Champagne.

Au centre de l'arc que faisait le front à cet endroit, entre les assaillants et les défenseurs, se trouvaient les ruines de Reims, la ville martyre.

Entre Champagne et l'Isle de France, comme un bastion de la défense française se trouvait la montagne de Reims, que l'ennemi tenta de contourner par l'est et le sud vers l'ouest.

Le premier jour on devait atteindre Montmirail et Epernay, le second jour Suippes et Châlons.

Sur la ligne d'attaque se trouvaient 340.000 hommes et autant sur la seconde ligne. Des tanks devaient aussi prendre part à l'attaque.

Mais les Français étaient prêts. La 4^{me} armée du général Gouraud avait converti le secteur de Champagne en une véritable forteresse.

Les autos devaient amener en 24 heures plus de 120.000 hommes de réserve sur un front de 200 kilomètres.

Gouraud avait préparé ses troupes à l'offensive.

Le 7 juillet il déclara :

« Nous pouvons être attaqués d'un moment à l'autre. Vous sentez tous que jamais une bataille défensive n'aura été engagée dans des conditions plus favorables. Nous sommes prévenus et nous sommes sur nos gardes. Vous combattrez sur le terrain que vous avez transformé par votre travail et votre opiniâtreté en une forteresse redoutable. Le bombardement sera terrible. Vous le supporterez sans faiblir. L'assaut sera rude, dans un nuage de fumée, de poussière et de gaz, mais votre position et votre armement sont formidables... »

Cet assaut, vous le briserez, et ce sera un beau jour. »

Depuis le 28 juin déjà l'état-major était convaincu que l'attaque allait se produire en cet endroit. Le silence même de l'ennemi éveilla les soupçons.

Le 14 juillet au matin, on apprit que les Allemands avaient reçu des vivres de réserve.

Quelques heures avant l'attaque, le détachement Balster du 336^{me} fit prisonnière une patrouille de reconnaissance composée de 27 hommes. Dès lors le dernier doute fut levé.

Le plan de défense français avait été dressé par Pétain, Maistre et Gouraud et approuvé par Foch. On ne devait laisser sur les premières lignes que des petits postes composés de gens résolus qui savaient qu'ils étaient sacrifiés et qui devaient prévenir l'armée. Derrière eux s'étendait un glacis. Derrière ce glacis était constituée une ligne de redoutes, protégée par des barrières de fils de fer barbelé. C'est cette ligne qui devait arrêter l'ennemi.

De cette façon l'artillerie et les mitrailleuses



Poste militaire anglais près du front.

avaient donc le champ libre pour exercer leurs ravages.

La journée serait donc sanglante. C'était en effet un spectacle horrible qui allait se dérouler.

L'attente fut fiévreuse de part et d'autre. La guerre se trouvait à un tourment décisif.

Le 15 juillet, à minuit moins dix, le bombardement commença.

« L'assaut de la paix », écrivit un Allemand, pendant qu'il attendait avec une anxiété terrible dans les tranchées.

« Beaucoup des nôtres hésitent. Depuis de si longues années déjà on a fait miroiter devant nos yeux la décision imminente, et nous avions chaque fois l'impression que nous allions obtenir la fin de la guerre. Qui donc nous reprochera encore que nous ne puissions plus avoir confiance maintenant ? Tout ce que nous pouvons croire encore c'est que dans cette lutte horrible plus personne ne sera vainqueur. Mais nous sommes certains que beaucoup d'entre nous doivent mourir tantôt.

L'artillerie ennemie est aussi déchainée. Nous sommes dans l'attente livrés à toutes les horreurs. Les Français nous donnent déjà une réponse, à savoir que cette fois-ci ils ne sont pas surpris.

J'entends déjà des râles et des hurlements et je me sens déjà refroidir jusque dans l'âme. La mort fauche une fois de plus. »

Et qui donc ne sentait pas tout le prix de ces heures, alors que fut déclanchée la plus désespérée des offensives ?

Jusque 4 h. 30 le duel d'artillerie resta sans importance. Les obus allemands tombèrent jusque sur Châlons.

Des nuages de gaz flottaient sur les lignes. L'air en était saturé. Le kaiser se trouvait à Blainmont. Il se préparait à envoyer des télégrammes à l'impératrice.

A 4 h. 30 se déclancha l'attaque de l'infanterie, au sud, dans la direction de Châlons, puis au sud ouest. La 4^{me} armée de Gouraud reçut le premier

choc avec le 4^{me} corps à gauche, le 21^{me} au centre et le 8^{me} à droite.

On l'ont bon avec un acharnement sauvage. La mort grimaca dans les blockhaus. Les mitrailleuses semèrent des balles. Bientôt les pertes allemandes furent terribles. Des tanks furent détruits.

Sur un front de 40 kilomètres, de Pompelle jusqu'à la Main-de-Massiges, sur les plateaux découverts de Champagne, sur les pentes sauvages, les troupes de la garde, Bavares et Poméranais, furent écrasées. Par ailleurs aussi l'artillerie et les mitrailleuses semèrent le carnage parmi les troupes d'assaut.

L'ennemi ne parvint à prendre pied que sur le massif de Moronvilliers, près de Prunay et de Saint-Hilaire-le-Grand, mais en aucun endroit il ne réussit à atteindre la chaussée romaine, qui courait devant les positions françaises.

Déjà dans l'après-midi le premier assaut avait avorté, littéralement enterré sous les monceaux de cadavres.

Gouraud avait perdu 5.000 hommes, mais von Einem 40.000.

Le soir Gouraud fut acclamé par les troupes et il leur parla en ces termes :

« Vous avez le droit d'être fiers, héroïques fantassins et mitrailleurs des avant-postes qui avez signalé l'attaque et l'avez dissociée, aviateurs qui l'avez survolée, bataillons et batteries qui l'avez rompue, états-majors qui avez si minutieusement préparé ce champ de bataille. C'est une belle journée pour la France. »

A l'ouest de Reims von Mudra réussit à prendre les hauteurs boisées de Bligny et de Champlat. Il obtint ce succès sur la 5^{me} armée de Berthelot qui se trouvait entre Prunay et Saint-Léonard, avec 11 divisions françaises et 3 américaines, un corps de cavalerie et le 2^{me} corps italien.

Les Alliés se reprièrent sur la ligne Châtillon-sur-Marne, Cuchery, Marfaux, Bouilly.

Sur la Marne eut lieu la bataille de l'armée de von Boehn.



Un bois détruit en Flandre.

Grâce à sa formidable artillerie, elle réussit, au prix de grosses difficultés et de pertes sanglantes, à jeter des ponts sur la Marne, entre Dormans et Château-Thierry. A certain moment deux ponts s'écroulèrent pendant qu'ils étaient chargés de troupes. Les aviateurs avaient lancé des bombes.

Au sud de Jaulgonne les Américains résistèrent pendant dix heures sous un feu infernal. L'ennemi réussit à passer la rivière et à occuper Reuilley et Courthiézy, mais il fut refoulé près de Fossy.

Le soir von Boehn parvint à percer, grâce au terrain boisé, jusqu'à la ligne Condé-en-Brie, La Chapelle, Monthonod, Comblizy, Mareuil-le-Port.

Il perdit 1.500 prisonniers et tout un état-major de brigade. Le nombre de morts et de blessés était effrayant. On intercepta un communiqué allemand, qui contenait entre autres la phrase suivante : « Le passage de la Marne est un enfer ».

Après une nuit calme, le 16 juillet commença avec un bombardement violent.

L'ennemi essaya de gagner du terrain parce que au sud de la Marne sa position était précaire, elle y était même dangereuse. Il essaya d'avancer sur les deux rives du fleuve dans la direction d'Epernay. Il obtint quelques succès locaux, mais son avance fut très lente.

Au soir, von Boehn se trouvait à Montvoisin, à 10 kilomètres d'Epernay.

Le 17 les Allemands se heurtèrent à une résistance acharnée près d'Epernay. La 9e armée de de Mitry y entra en action. On se battit furieusement près de Montvoisin, à Festigny, Comblizy et Saint-Aignan. A Pourcy von Mudra fut refoulé par les Italiens.

L'offensive faiblit et le 2 août Ludendorff avoua à un correspondant : « Le plan de notre offensive du 15 juillet n'a pas cette fois réussi au point de vue stratégique ; il nous faut rendre hommage au généralissime français ».

La tentative d'atteindre la Seine et de séparer les armées de l'est de celles de l'ouest échoua à quelques kilomètres du point de départ. Les chances devaient se retourner complètement. Celles des Allemands étaient perdues à tout jamais.

A l'Yser.

Nos soldats suivaient évidemment les événements avec anxiété. Pour eux l'heure de l'offensive n'avait pas encore sonné. Nous savons que près de Merckem une attaque allemande avait été repoussée. Merckem se trouve déjà au sud de la contrée de l'Yser proprement dite.

Voyons donc ce qui se passa dans la zone de l'Yser même.

L'ennemi n'aurait pas pu commencer une offensive en cet endroit. L'eau formait un obstacle aux déploiements des grandes forces et aux mouvements de l'artillerie.

Il s'y livra cependant beaucoup de combats locaux. On ne les cita même pas tous.

Nous devons cependant citer ici le combat du Reigersvliet, qui se livra en mars 1918.

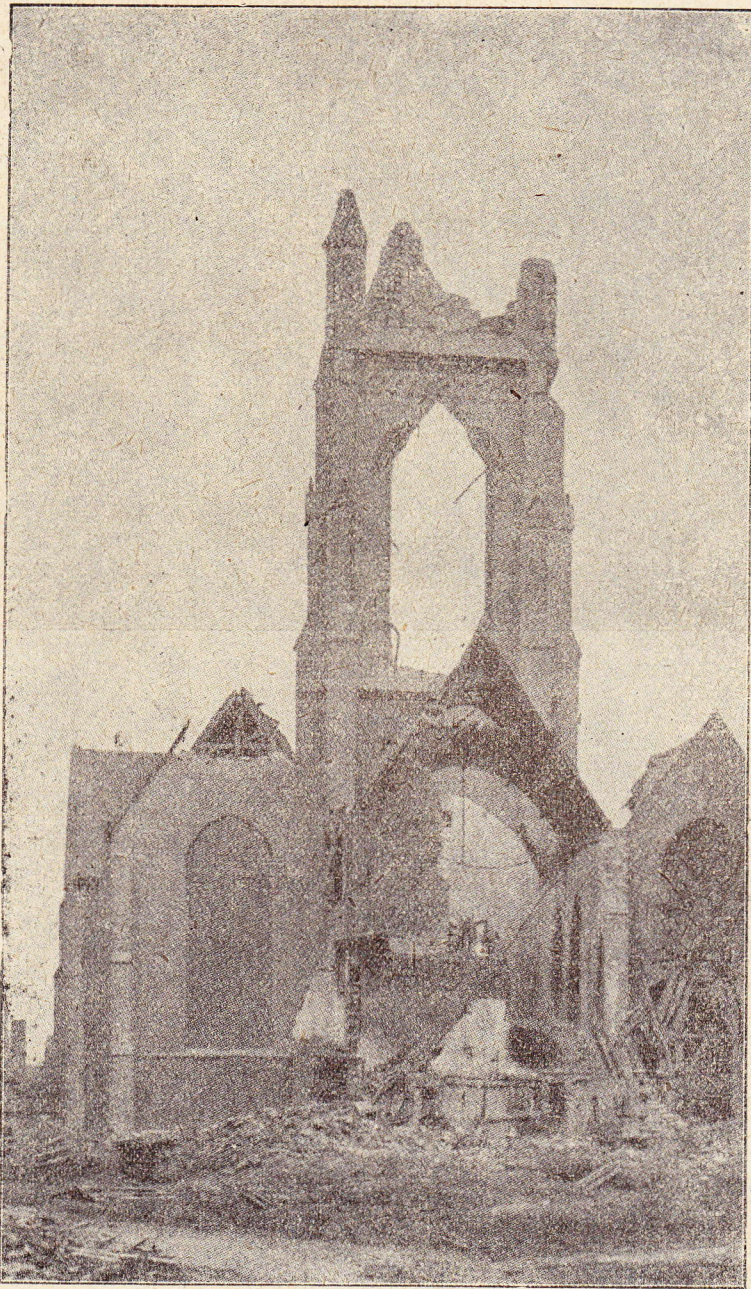
Le Reigersvliet est un cours d'eau qui coule près de Stuyvekenskerke et de Pervyse à l'endroit même où fut livrée la lutte si sanglante de 1914. Nous pensons encore à Tervate, le Grand Beverdyk, le Noordvaart et Ramskapelle.

C'est là qu'avaient été jouées toutes les chances des côtes de la Manche, voire même de l'Europe entière. A cette terrible lutte avait succédé la garde à l'Yser.

Dans ce secteur notre ligne se trouvait derrière le talus du chemin de fer Nieuport-Dixmude. Celle des Allemands se trouvait à l'Yser.

Entre les deux lignes s'étendait une contrée marécageuse et inondée: au milieu de celle-ci étaient établis les grand'gardes et les postes avancés pour la possession desquels on se battit sans interruption pendant les longs mois qui s'écoulèrent depuis la bataille de l'Yser.

Sur la rive ouest du Reigersvliet était établie une grand'garde qui portait le même nom. Elle se composait de sept petits postes qui étaient dispersés en éventail, du nord au sud, depuis la ferme des « Deux Pommiers » jusqu'à la ferme « en ruines ». Plus au sud, dans les ruines du village, se trouvait la grand'garde d'Oud-Stuyvekenskerke. A travers le terrain inondé on avait établi des passerelles qui reliaient la grand'garde avec la position de la première ligne.



L'Eglise de Loo.

En face de nous, à 400 mètres de notre ligne avancée, les Allemands s'étaient établis dans le château de Vicogne, dans Kloosterhoek, dans la ferme Vandenwoude et dans un certain nombre, d'autres postes.

En mars 1918, le secteur était occupé par une division de cavalerie ; les cavaliers accomplissaient avec un courage admirable la tâche de l'infanterie.

Une compagnie du 5e lanciers occupait la garde du Reigersvliet ; les carabiniers-cyclistes celle d'Oud-Stuyvekenskerke. Les tranchées du chemin de fer étaient occupées, dans le secteur du Reigersvliet, par une compagnie du 4e lanciers, et plus en arrière, dans la ligne de soutien, se trouvait un bataillon de chasseurs à cheval.

* * *

La nuit du 5 au 6 mai fut très tranquille. Les patrouilles qui, comme à l'ordinaire, avaient fait une

sortie, n'avaient aperçu rien d'extraordinaire, tout au plus avait on entendu quelque bruit dans la direction de Kloosterhoek. Plus tard on a su que ce bruit était causé par les Allemands qui apportaient des matériaux en vue de l'attaque.

Vers minuit le commandant Brennet, qui occupait la grand'garde de Reigersvliet, aversit de ce fait le major de tranchées.

Soudain, vers 5 heures du matin, on commença à bombarder terriblement nos tranchées. Les obus, les bombes et les mines tombèrent drus comme la grêle ; les positions défensives furent culbutées, les hommes durent se réfugier dans les abris, les communications téléphoniques furent interrompues. Ce bombardement effrayant dura huit minutes.

A 5 heures 8 minutes après que les pionniers s'étaient approchés jusqu'au fil de fer qu'ils avaient coupé, l'attaque se déclancha.

Cette fois-ci ce ne fut pas un coup de main local mais une puissante attaque.

L'ennemi avait résolu de s'emparer de la grande garde et de nous refouler sur la rive ouest du ruisseau.

Nos postes de l'ouest entravaient ses liaisons et mettaient un obstacle à l'occupation de la rive occidentale de l'Yser.

Il voulait mettre fin à cette situation: c'est pourquoi il fit une attaque puissante avec des troupes d'assaut des 50e, 358e et 360e régiments appartenant à la 214e D. I. (Une division de troupes d'éclites, qui était venue de Cambrai, le 27 février).

Les troupes d'assaut se composaient de 9 officiers et environ 300 hommes avec 10 mitrailleuses.

Cette opération importante était soutenue par deux autres attaques; une au nord qui devait livrer le poste des « Deux Pommiers », l'autre au sud, qui était dirigée contre la garde d'Oud-Stuyvekenskerke.

Cette dernière attaque, qui n'était qu'une diversion fut étouffée dès le début par notre feu d'artillerie. Mais à Reigersvliet l'ennemi parvint à s'emparer de la première ligne: il occupa quelques tranchées sur le ruisseau.

Le commandant Brennet se trouvait, avec quelques hommes et une section de mitrailleuses, dans les deux tranchées qui donnent sur la passerelle du Serpent. Il donna l'ordre de garder ces tranchées. Le major Verhavert fit exécuter un tir de barrage sur la bande de terrain qui se trouvait devant nos postes.

* ..

La situation du commandant Brennet devint dangereuse.

L'ennemi avait non seulement occupé le poste des « Deux Pommiers » au nord, mais il s'était aussi avancé au sud, jusqu'à la ferme « des trois pignons » et menaçait donc les défenseurs dans les flancs.

A 6 heures, alors que Brennet ne disposait plus que de 15 hommes, il reçut un précieux secours. C'était le groupe de cavaliers patrouilleurs, sous les ordres du lieutenant Van den Heuvel, qui, au bruit de l'attaque, s'était dirigé vers le poste.

Brennet résolut immédiatement de tenter une contre-attaque afin de reprendre les tranchées perdues, car la possession de ces tranchées était indispensable pour permettre de contre-attaquer.

Sous le couvert du feu de mitrailleuses les patrouilleurs s'élançèrent à l'attaque, reprirent les tranchées et s'emparèrent de 19 prisonniers et d'une mitrailleuse.

A ce moment il arriva un nouveau renfort: quelques patrouilleurs du bataillon cycliste sous les ordres des lieutenants Masuï et Brasseur.

La vaillante troupe occupa les tranchées conquises, s'y établit et s'y maintint malgré le feu convergent de l'ennemi.

Celui-ci sembla cependant vouloir préparer une nouvelle attaque. Pendant que son artillerie essaya d'empêcher l'arrivée de nos troupes de renfort, un essaim d'avions ennemis vinrent bombarder nos batteries en action et les positions sur le chemin de fer.

Mais ce fut peine inutile, car maintenant que la situation s'est améliorée, les batteries du major Verhavert, un homme qui est à la hauteur de sa tâche, une de la 5e et une de la 6e division, qui occupaient le secteur, exécutèrent un tir de destruction très efficace sur les postes occupés par l'ennemi.

De plus, le général De Blauw avait fait prévenir la division de cavalerie et avait pris ses dispositions pour exécuter une contre-attaque.

On avait pensé d'abord à remettre cette contre-attaque jusqu'au soir, à cause du danger qu'il y avait pour les troupes de passer en plein jour sur

la passerelle du Serpent. Mais attendre c'était donner à l'ennemi le temps de s'établir solidement dans ses conquêtes et de recevoir des renforts, c'était donc aggraver les difficultés de l'opération projetée...

C'est pourquoi le général De Blauw résolut d'agir immédiatement.

L'artillerie, qui avait déjà pris sous son feu les postes allemands et les postes belges perdus devait allonger son tir au moment de l'attaque afin d'isoler les Allemands.

Le major Jones reçut l'ordre d'exécuter la contre-attaque avec son bataillon de cavaliers composé de deux compagnies, une du 1^{er} chasseurs à cheval, une du 2^d.

Pendant qu'une patrouille s'en fut porter du renfort au commandant Brennet, le bataillon se rendit, à 11 heures, par petits groupes, dans les tranchées du chemin de fer à la sortie de la passerelle du Serpent. Par petits paquets la 2e compagnie (commandant Landrain) passa le pont.

Elle y réussit sans être inquiétée et peu après 12 heures elle était rassemblée dans les tranchées de Reigersvliet.

Le major Jones s'y trouvait aussi: il ordonna à la 1re compagnie (commandant Ouverleaux) d'exécuter la même manœuvre.

Avant 13 heures il avait les ordres nécessaires en vue de l'attaque des trois postes au sud de la grande garde.

Ces postes devaient être repris par les chasseurs et les patrouilleurs cyclistes. Chacun se trouva prêt. Le major Jones fit les dernières recommandations:

A 13 heures 15, il donna l'ordre d'allonger le tir. Au même instant les chasseurs et les cyclistes s'élançèrent en avant avec autant d'impétuosité que les trois postes avec leurs occupants furent repris en un tour de main. Les cavaliers s'emparèrent en même temps du 4^{me} poste.

Afin de pouvoir se diriger vers le nord il s'agissait de reprendre les trois autres postes.

A la tête de quelques héros, le lieutenant Thimus reprit le cinquième, à coups de grenades.

Mais devant le sixième il fut arrêté par le tir infernal d'une mitrailleuse, il s'agissait de réduire celle-ci au silence. Sur un signe les batteries de Verhavert bombardèrent ce poste qui fut bientôt occupé par nos troupes.

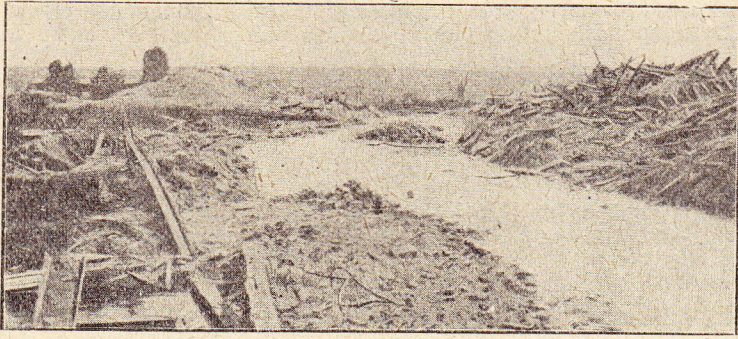
Le septième poste — celui des « Deux Pommiers » — opposa également une résistance acharnée. Il était occupé par un officier qui avait sous ses ordres tous les Allemands qui étaient parvenus à s'échapper. Afin de pouvoir briser sa résistance il fallut faire intervenir l'artillerie. A 17 h. 50 tout est terminé. Tous les occupants étaient morts ou prisonniers; aucun Allemand ne put rejoindre le château de Vicogne.

Ainsi donc, après un combat qui dura treize heures, l'opération allemande se termina par une défaite sanglante.

Des 9 officiers et 300 hommes qui partirent à l'assaut avec l'ordre formel de conquérir la grande garde, cinq officiers furent faits prisonniers, un fut tué, 102 prisonniers et 25 blessés restèrent en nos mains et 31 cadavres jonchèrent le terrain reconquis.

Des 10 mitrailleuses qui avaient été mises en action, 9 furent apportées dans nos lignes, de même qu'un butin important: des fusils, des cartouches et des grenades. Les troupes d'assaut furent totalement décimées.

Les documents trouvés et les déclarations des prisonniers ont prouvé l'importance de la contre-attaque, car, afin d'être certain de la réussite de l'attaque, le commandant de la 214e division ne l'avait non seulement confiée à des troupes spécialement préparées à cet effet, mais encore, celles-ci avaient répété plusieurs fois l'attaque pendant les jours précédents, à Zande, sur un terrain dans lequel on avait dressé une copie si exacte que pos-



Les ruines de Beclaere.

sible de nos positions. A ces troupes on avait fait des distributions spéciales de « Delikatessen » afin de leur donner plus de courage.

L'héroïsme de nos soldats, leur sang-froid ainsi que l'intelligence et l'énergie de leurs chefs convertirent l'attaque ennemie en un véritable désastre.

Le Roi voulut personnellement donner un témoignage de sa satisfaction aux héros du jour.

Quelques semaines plus tard, en présence de la Reine, il remit un nouveau étendard au premier régiment de chasseurs à cheval et il décora personnellement les officiers et les soldats qui s'étaient particulièrement distingués.

Enfin, pour commémorer la valeur qu'avaient montré les unités dans les combats du 6 mars, les 1er et 2e chasseurs à cheval, le groupe d'artillerie de la division de cavalerie, les 1er et 2e bataillons des carabiniers cyclistes, le IIIe groupe du 2e régiment d'artillerie, et la 3e batterie du IIIe groupe du 8e régiment d'artillerie furent autorisés d'inscrire le nom de « Reigersvliet » sur leurs étendards, leurs fanions et leurs boucliers de pièces.

A l'Yser même il se déroula plus d'une épisode semblable, mais très peu furent connus. Mais nos jeunes gens y succombèrent cependant d'une façon régulière et effrayante et les tombeaux derrière le front se multiplièrent rapidement. Nous ne pouvons nous défendre de reproduire une scène émouvante telle que la décrit Feerged dans « Le Courrier de l'Armée » :

« Il s'agit du sommeil éternel que dorment tant de combattants morts pendant la garde à l'Yser. Ils étaient couchés harassés, pèle-mêle le long du chemin. Ils avaient enlevé le casque pesant et déboutonné la capote de forçats afin que la brise fraîche puisse caresser leur peau moite de sueur. Quoique l'automne avait déjà envoyé ses bourrasques sur la plaine, il faisait un temps superbe ce jour-là.

» Le soleil avait percé les nuages gris et déversa généreusement ses rayons réchauffants, partout sur la terre durcie par le froid. La chaleur scintillante causait un léger dégel et adoucissait la froideur de la dernière nuit d'octobre. Il faisait frais, frais comme au printemps, et ils jouissaient tous visiblement de cette fraîcheur. Ils aspirèrent avec volupté les bouffées d'air frais qui s'engouffra dans leurs puissantes poitrines, rafraîchissant leur corps enfiévré et absorbant leur sueur avec leur fatigue.

» Leurs nerfs tendus se relâchèrent, leurs muscles raidis se détendirent. Tout sentiment chez eux s'éteignit doucement et ils restèrent couchés sur le dos, le cœur battant à coups redoublés tant leur bien-être était parfait.

Depuis trois longues heures le bataillon entier était en route, Et par où n'avait-on pas passé ?

Ils avaient déjà traversé deux villages, à grands pas bruyants, ils avaient suivi pendant très longtemps des grandes routes, sous la voûte presque à jour des branches et du feuillage clairsemé de

grands arbres, puis tout à coup ils avaient pris un chemin boueux et marché à travers les champs-cultivés. Et pourquoi tout ça ? Les soldats se rappelaient encore vaguement qu'aux environs du village lilliputien d'Oeren ils devaient attaquer un ennemi : mais personne ne se rendait compte de quelle manière devait s'exécuter la manœuvre et puis cela laissait la plupart d'entre eux parfaitement indifférents.

Tout ce qu'ils savaient, c'est que ce fameux ennemi se reposait depuis longtemps déjà quelque part dans l'ombre des arbres au bord d'un chemin, et qu'il ne pouvait mal de bouger, alors qu'eux étaient forcés de se traîner péniblement à travers des champs de pommes de terre, de betteraves et d'éteules, en emportant de grosses mottes de terre collant à leurs semelles, qu'ils devaient à chaque instant franchir des fossés et des trous, quoique succombant déjà presque sous le poids terrible de leur équipement d'infanterie. Et ils n'avaient pas encore eu une minute de repos, malgré une marche presque forcée et une course presque ininterrompue à en perdre haleine.

Ils s'étaient essouffés à courir avec leur ceinturon qui leur écrasait le ventre, le poids de leur fusil et du havre-sac qui arrachait leurs épaules et qui étreignait leur poitrine au point de couper presque la respiration.

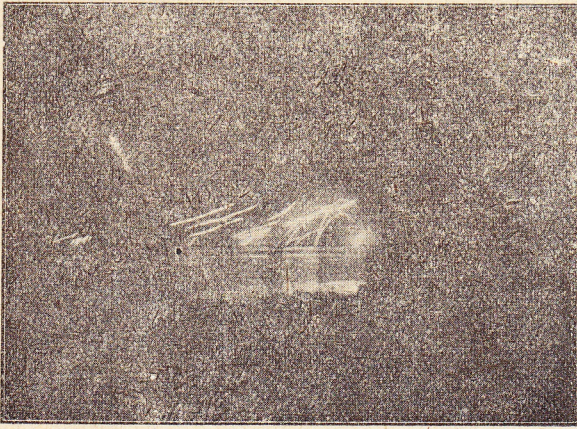
Finalement, ils s'étaient arrêtés quand-même sur la route. Presque d'un seul mouvement les hommes avaient arraché leur équipement qu'ils lancèrent sur le sol, croisé leur baïonnette et formé les faisceaux ; puis ils se laissèrent choir sur les petits tas de cailloux le long de la route ou s'étaient étendus dans l'herbe maigre des prairies.

Trois voitures ambulances vinrent à passer. Les chevaux marchaient lentement, accompagnant le mouvement raide de leurs pieds couverts de boue, du balancement rythmique de leur tête, à chaque pas leurs sabots touchant lourdement le sol.

Les roues grinçaient dans des essieux mal graissés. Les véhicules s'avancèrent lentement, avec des cahots sur les pavés inégaux, se dandinant tristement et traînant derrière elles comme un sillage impressionnant d'un silence profond et religieux.

Les hommes, le long de la route, oublièrent soudain leurs propres souffrances et leurs propres douleurs ; leur regard triste essayant de découvrir le terrible secret qui était enfermé dans ces voitures, en se doutant, hélas, que trop bien de la nature de ce secret. Ils sentirent un froid passer dans leurs veines, enlevant le feu de leur tête et précisant leurs idées : une vague tristesse les empoigna et les subjugna, se substituant lentement à leur joie et à leur bonheur de vivre.

Une tendre compassion s'empara du cœur rude de ces guerriers. Étonnés d'eux-mêmes, ils ne comprirent point comment eux, ces rudes gaillards, vivant nuit et jour avec la mort comme voisine, qui les épiant de tous côtés, pouvaient être émotionnés maintenant à la voir arriver à l'improviste au milieu



Fusées dans la nuit. (Photographie de l'abbé Pierre Dubois).

d'eux, dans les cahots d'une voiture, et de la voir passer indifférente, cynique et horrible dans son affreux mutisme. Et toute leur joie débordante de vivre s'éteignit et sembla se figer dans leur cœur, comme du sang caillé. Un à un ils se mirent debout et suivirent les corbillards... Les conducteurs, graves et tristes, se balancèrent en silence sur le dos de leur monture.

On s'arrêta à l'entrée du petit cimetière.

Le vieux prêtre, aux cheveux gris, tout de blanc habillé, et penchant la tête sous le poids du grand âge, sortit de l'église en murmurant des prières qu'il lut dans son livre où il trouvait l'immense consolation.

Des brancardiers, avec le brassard de la croix rouge sur la manche, firent glisser la toile des voitures et découvrirent le secret.

Quatre cercueils blancs et froids étaient posés l'un à côté de l'autre...

On les sortit et on les déposa sur des brancards. Les officiers et les soldats, groupés tout autour, se mirent en position et portèrent la main au casque: salut muet aux héros de l'Yser, sublime et touchant dans sa raideur. Ils restèrent immobiles jusqu'à ce qu'on eut étendu le drapeau tricolore sur chaque cercueil.

Puis on y déposa aussi une nouvelle veste kaki, avec deux petits coins rouges au collet, ressemblant des caillots de sang.

Le cortège entra lentement dans le cimetière avec un mouvement hésitant et lent, comme si la brise expirante de l'automne passait dans tous ses membres: le gravier des allées étroites cria sur les pas lourds... Sainte tranquillité des nombreuses rangées de tombes de soldats, qui s'étaient rassemblées ici, cherchant de la protection et du calme pour leur douleur commune à l'ombre de la vieille église paisible. Tous les assistants se rangèrent autour du grand fossé rectangulaire dont la gueule béante et profonde appelait sa proie avec avidité, afin de pouvoir l'engloutir entre ses parois froides.

Une courte prière, murmurant comme des épis de blé que le vent balance, une croix tracée hâtivement avec de l'eau bénite, puis les cercueils sont descendus un à un avec ce bruit caractéristique que font les cordes rugueuses qui glissent sur le coin du bois.

Le bruit énervant fit trembler les hommes. Puis les lourdes pelletées de terre tombèrent avec un bruit mat et sourd sur les minces planches des cercueils et chaque coup semble être un sanglot étouffé du mort, montant au ciel en une plainte suprême.

Cela transperça le cœur des soldats, tant leur émotion était poignante et tous, ils pâlirent subitement.

Car c'était des pauvres « piottes » qu'on mit au repos, au repos éternel... des malheureux comme

eux-mêmes, des frères. Ils songèrent peut-être qu'eux aussi, un beau jour, après avoir souffert avec une énergie sublime toutes leurs souffrances, et enduré toutes leurs peines, après avoir gravi jusqu'au sommet leur calvaire douloureux, qu'eux aussi donc seront peut-être couchés raides comme des statues, le front troué par une balle...

Les arbres qui entourent le champ de mort veillant sur le repos de ces braves, inclinèrent plus bas leur cime et laissèrent tomber tristement leurs dernières feuilles jaunes, comme s'ils pleuraient sur toute cette douleur grandissant chaque jour et dont ils étaient les spectateurs muets... ».

Oeren était un petit village solitaire, entre Alveringhem et Loo. C'est une commune sans place publique. Elle possède une vieille église mais ce n'est pas une paroisse.

Une fois par an seulement le chapelain Cyrille Verschave, d'Alveringhem vient y faire les services.

Mais c'est un modeste lieu de repos pour les morts et six cents soldats y reposent à l'ombre de la tour élancée de l'église, batié dans un siècle écoulé, type des maisons de prières de cette robuste Furnes-Ambacht.

* * *

Les Allemands disposaient d'une arme terrible dont ils pouvaient toujours se servir dans les régions de l'Yser, le canon...

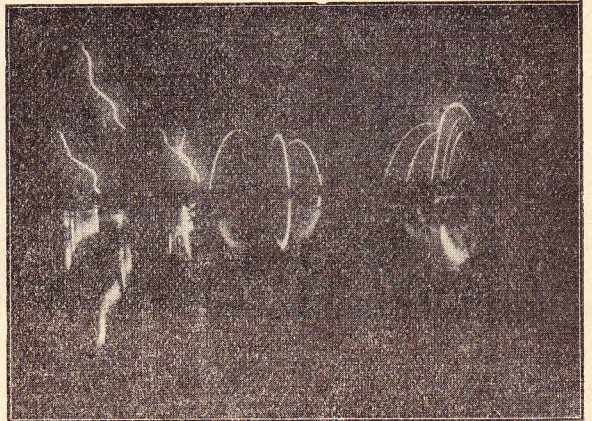
Les bombardements étaient parfois terribles. Furnes fut violemment bombardée. Nieuport et Dixmude n'existaient plus. L'ennemi porta maintenant ses coups sur des endroits situés plus loin derrière le front.

En juin un terrible drame se déroula à la Panne. Voici ce que dit le communiqué à ce sujet :

« Les Allemands ont bombardé l'hôpital de l'Océan. Cinquante obus sont tombés dans les environs immédiats de l'ambulance et quelques uns touchèrent une grande villa distante de quelque cent mètres de l'hôpital. Dans cette villa travaillaient de nombreuses jeunes filles à préparer des pansements, à réparer et à repasser le linge des blessés de l'ambulance.

Il était quatre heures de relevée lorsqu'apparurent des avions allemands qui jetèrent des bombes: La villa fut touchée; trente jeunes filles furent tuées du coup ou succombèrent peu après l'attaque. La plupart des cadavres étaient affreusement mutilés. On emporta une quarantaine de blessées dont il en succomba encore dix le même jour et quatorze autres le lendemain.

Le communiqué décrit avec émotion que vingt-sept cercueils étaient présents au service funèbre, auquel assista une foule nombreuse tandis que des



Fusées dans la nuit. (Ph. de l'abbé Dubois).



Une attaque allemande sur les positions françaises.

centaines de personnes se trouvèrent encore en dehors de l'église.

Les victimes, sauf cinq n'étaient pas originaires de la Panne, où elles séjournèrent comme réfugiées. En dehors de la villa quelques gens sans défense furent également blessés. Une maison s'était effondrée et une vieille dame fut lancée sur la rue. Elle fut blessée et on la transporta à l'hôpital.

On se figure l'indignation et la haine suscitées par de pareilles attaques exécutées sans but militaire, mais qui ravirent à la vie de la façon la plus inhumaine des jeunes filles qui travaillaient paisiblement pour des soldats blessés.

Elles n'étaient pas parties lorsque les affiches avaient ordonné le départ des réfugiés. Elles étaient restées à leur poste dans une localité non défendue se trouvant cependant loin du front dont elle était encore séparée par les villages de Coxyde et d'Oost-Duinkerke et par la ville de Nieupoort.

Telle fut la façon d'agir des Allemands dans un village où ils ne parvinrent jamais à mettre le pied, si ce n'est qu'en prisonniers.

* * *

Environ à cette époque, le général Leman, le héros de Liège, arriva au Havre.

Le 21 juillet 1918 il fut reçu à Sainte-Adresse, par notre gouvernement.

Un bataillon de la 3e division était venu du front former la garde d'honneur de l'étendard du 12e régiment de ligne.

Dans un discours vibrant, au nom de tout le pays, le chef du cabinet, M. Cooreman a rendu un brillant hommage au général Leman.

Dans son mot de remerciement, l'illustre guerrier fit l'éloge des brillantes qualités de l'armée belge et de son Roi, qu'il fit acclamer frénétiquement par la foule rassemblée dans la confiance en la victoire prochaine pour fêter l'anniversaire de

l'indépendance belge, et aussi le chef, qui, sous les murs de Liège, infligea à l'ennemi une défaite cuisante exerçant une influence décisive sur tout le sort de la guerre.

Ainsi se passèrent les mois très durs pour notre armée jusqu'à ce que ici aussi, sonna bientôt l'heure de l'offensive.

L'oreille invisible

Avant de relater le revirement heureux des chances militaires sur le front ouest, nous voulons brièvement montrer le rôle important que remplit le téléphone pendant la guerre.

Il serait superflu de vouloir consacrer une couple de pages à démontrer que les armées modernes ne sauraient se passer ni du téléphone ni du télégraphe; mais il est sans doute moins bien connu comment le téléphone était employé pour surprendre les communications de l'ennemi; comment il vint en aide au service de renseignement et qu'il permit souvent de capter des renseignements tellement importants qu'il permit de faire avorter des attaques, parce que — étant avertis à temps — les chefs purent prendre des dispositions pour la défense.

Beaucoup de choses dépendaient de la sagacité de l'observateur téléphoniste.

Car il ne suffisait pas de consigner fidèlement tous les bruits venant de la ligne ennemie; il s'agissait de donner leur vraie signification à ces bruits, de rechercher le sens des conversations insignifiantes en elles-mêmes mais dont l'idée devenait claire lorsqu'on les rapportait à des communications antérieures.

En mettant à profit la conductibilité de la terre on posa des fils dans le sol, si près que possible des lignes ennemies.

Lorsque l'ennemi téléphonait alors, ou qu'il télégraphiait par le sol, les fils recevaient les com-



L'Attaque d'une colline.

munications et les transmettaient à un poste d'écoute ou elles atteignaient les oreilles de l'observateur. De cette façon on tira profit d'une leçon de la science naturelle. Au lieu que le courant se perdit il fut intercepté par ces fils et transporté jusqu'au poste d'écoute.

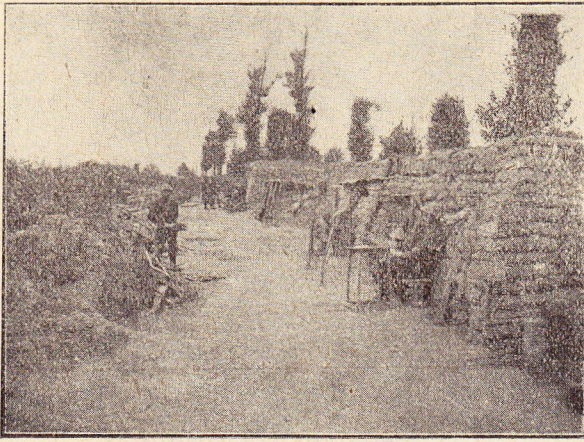
L'écrivain français, Alexandre Arnoux, a, dans son livre « Indice 33 », décrit d'une façon émouvante quelques épisodes de l'existence caractéristique de l'observateur téléphoniste.

Nous transcrivons ici quelques pages de son ouvrage. Voici comment Arnoux décrit l'observateur lui-même, quand il est assis devant son appareil, coiffé du casque écouteur, attendant les communications de l'ennemi.

J'entendais une sorte de grésillement très lointain, très doux, des picotements, des déchirements, un bruit d'huile dans une poêle située à des lieues de mon oreille et dont on aurait parfois exaspéré l'irrégulière chanson en y jetant soudain une crêpe ou un poisson vif. Là-dessous coulait, faible et constant, un murmure de ruisseau sur des roches

lisses, profondément enfouies, un flux inépuissablement alimenté qui n'avait ni trou, ni soudure, ni gonflement, quelque chose d'à peine perceptible et de puissant par sa perpétuité, d'énorme par l'addition dans le temps, l'âme même de la terre dont je surprenais un brin de voix, une infime parcelle exprimée, recueillie par les prises plantées au cœur de sa vieille écorce. J'étais un insecte souterrain, aux antennes prodigieuses, que parcourait un courant acheminé vers moi d'une pointe quadrangulaire et que je renvoyais le long d'un fil de cuivre au sol. Un ruisseau de la vie électrique de la planète traversait mon corps ; j'absorbais de la force et je la rendais, et le demi-circuit bien défini que j'amorçais avec mes tentacules métalliques, se bouclait au-delà des lignes, par un fuseau incroyablement distendu, dans la surface et la profondeur de l'Europe.

J'attendais que la terre m'apportât, bonne servante, le secret de l'ennemi, pour le retourner contre lui. Elle ne pouvait pas trahir la race qui la



Tranchée B. 18. Sud. Commandant Smets. (Ph. de l'abbé P. Dubois)

fécondait depuis tant de siècles ; elle épiait sur mon compte.

Sur elle, sur son activité éternelle, j'avais branché mon système nerveux d'éphémère. Nous formions un tout disparate, l'accouplement d'une machine animale, capable d'à-coups imprévus, sujette à l'épuisement subit, et d'une source à rythme millénaire dont la durée était incommensurable par rapport à la mienne. Et, cependant, l'ensemble possédait une certaine cohérence : la terre, la boule roulante, dont un âge englobait des millions de vies, et moi, l'insecte composé d'un peu de chair, d'un casque et de deux antennes démesurées, nous nous comprenions obscurément. Parfois, quand mon attention faiblissait, ou quand mon sang battait plus hâtivement à mes tempes, le doux courant argentin semblait une volée de cloches pascals, sonnait aux antipodes, dont les ondes se rattrapaient en chemin et m'arrivaient continues éveillant des harmoniques dans mes artères.

Mais tout à coup ce bruissement vague est interrompu. Une trompette mystérieuse sonne au-dessus de la friture, une note pure, planante, suivie de deux brèves. Une autre répond d'au-delà de l'abîme, selon le même rythme renversé, deux croches précédant une longue. Entre les appels, le grésillemeut frémit, orchestre en sourdine, incohérent, tumultueux, immense écho de la terre que m'apporte un cordon de cuivre trop tenu où il se métallise et se broie. Les trompettes de cristal dominant le bouillonnement comprimé de la mêlée géologique. L'homme, l'adversaire, mais l'homme toutefois, impose une note bien formée, répartie dans une mesure, filée comme un cheveu de verre, au combat discord, sauvage, des éléments qui s'entredéchirent. Une intelligence s'élève et chante sur l'originnaire chaos.

Et puis... un langage. Des gorges berlinoises parlent. Je les reconnais à leur façon de mouiller les gutturales, de durcir les chuintantes. Le braillement de la ligne coupe les mots, les enchevêtre, y creuse des fosses, y poussent des pointes déchirantes. Les phrases vacillent, dirait-on, dans un phonographe ébréché, aux vieux disques nasillards, la friture les hache et les brouille ; il me semble que je m'acharne à saisir le secret de deux complices pendant que la fraise du dentiste, ronflante et férabrante, m'évide une molaire. J'entends... J'entends...

...Je discerne le rauque langage aux accentuations fortes, aux toniques puissamment hennies. J'écris fiévreusement, concentré de toute ma volonté, mon intelligence bandée dans l'ouïe, uniquement, toute ma vie refoulée à l'oreille. Cette mouche m'exaspère et mon sang même, à mon artère temporale, roule une rumeur importune :

— Allô A 5, vous êtes prêt ?

— Oui...

— Allô A 5...

Un craquement subit avale la fin et vomit quelques mots de conclusion dans un hoquet. Je suis furieux d'avoir manqué le principal. Mon camarade Sambor regarde la feuille noircie qui s'étale devant moi :

— Attention. A 5 est un minenwerfer, ils vont tirer. Pourvu qu'ils ne bousillent pas nos fils. Garde l'écoute ; je prévient le chef de section de faire rentrer ses bouhommes. A 5 tire toujours sur notre saillant.

Il assure son casque et sort. Les voix poursuivent leur dialogue :

— A 5... 460. 25 à droite... Feu...

— Tiré.

Le bruit du départ arrive d'abord à mes oreilles, malgré les écouteurs, puis le vol du projectile, et l'éclatement de la torpille suit à quelques secondes. Sambor avait raison. Je griffonnai à la hâte. Le tir balaye notre première ligne, de droite à gauche, en marche sur le poste. J'entends les ordres qui le conduisent à nous, fatalement.

Mais bientôt il devint de plus en plus difficile de surprendre les conversations de l'ennemi.

Celui-ci prit ses précautions. Et Arnoux décrit alors aussi toutes les changements que le poste d'écoute subit avec le temps.

On ne reconnaît plus, ici, le poste sommaire de mes débuts, avec ses deux fils lancés sur l'ennemi sans défiance, ses captations enfantines, en prise directe. Lutte invisible, ruse patiente, obstinée. Les Allemands ont renoncé, dans l'installation de leur réseau téléphonique, au retour par la terre ; ils ont établi partout des lignes doubles, à circuit fermé. Nous tendions vainement nos pauvres oreilles au tympan grossier et ni les baïonnettes, ni les boucles à simple ou à triple spire, ni la dérivation, ni l'induction ne nous apporlaient plus rien de perceptible. Jours d'attente morne ! Maintenant l'amplificateur multiplie de ses trois lampes le courant de basse fréquence. Le poste, avec son matériel d'appareils, de tableaux de direction, de galvanomètres, de cadrans, ses iacks, ses accumulateurs cubiques qui se vident par des boudins, a pris un aspect de laboratoire caché au cœur de la guerre, une apparence luisante, insolente et terrible. Le duel de l'oreille contre le son ne s'est pas arrêté. L'ennemi a supprimé, ou presque, les conversations téléphoniques ; il a adopté les liaisons de télégraphie par le sol, où il ne s'exprime qu'en chiffres, où les accidents d'étourderie et de bavardage se réduisent au minimum. Il a fallu apprendre le langage Morse. Fini le temps des trouvailles personnelles ; nous enregistrons aujourd'hui des télégrammes dont nous ne comprenons plus le sens, et qui circulent sous l'humus, à travers l'argile, le sable, la marne et le grès, pénétrant les couches géologiques qui leur livrent passage, contournant les blocs minéraux imperméables ; le peuple des pensées camouflées sous le nombre erre péniblement dans le monde des densités puissantes. Il me semble que je suis devenu un rouleau de phonographe en giration devant les scribes à lunettes de l'Etat-Major, une meule qui reçoit du bruit décimal, rend du papier couvert de signes arabes, de la matière à rapports. Cependant, aucune étanchéité n'est absolue. On parle parfois, et j'ai bien entendu, cette après-dîner même, le nom de Goffried... ou de Gofflieb...

Pendant ce longues heures passées à écouter, pendant lesquelles l'observateur fatigue son oreille en vain, il se prend à rêver et il se demande ce qu'est devenue sa propre personnalité, perdu comme il est dans la lutte immense qui l'a transformé en machine.

Arnoux nous dit d'une façon frappante cet isolement de l'homme au milieu du chaos de la guerre.



Le presbytere de Zuidschote (Ph. de l'abbé P. Dubois)

Que suis-je? Un relai dans un fil. Un courant me touche, je le transmet au commandement placé derrière moi. Les prises agissent comme des papilles; je me trouve à mi-chemin entre les sens et le cerveau...

Je fonctionne humblement, transformateur d'énergie d'un vaste réseau de connexions.

Jadis, au temps des époques primitives, j'aurais peut-être flairé mon ennemi, de loin, isolé sa trace au milieu des marques innombrables de la piste, j'aurais possédé le don de divination, de vision à distance, annoncé l'eau sous le rocher et communiqué télépathiquement, riche encore des forces naturelles. Aujourd'hui des appareils subtils aident mon corps imbecile, remédient à ma pauvreté, à mon dépouillement. Un myope dépourvu d'ouïe et d'odorat, sourd à l'invisible, servi par des mécaniques puissantes et délicates, est-ce là le but, le terme de notre civilisation?

Ainsi rêve l'observateur dans les postes avancés jusqu'au moment où l'un ou l'autre bruit attire de nouveau son attention et qu'il essaie de surprendre avidement chaque syllabe qu'il consigne scrupuleusement. Car les mots renferment parfois des renseignements précieux qui permettront à l'état-major de pénétrer dans les secrets de l'ennemi.

Ecoutons encore Arnoux qui se fait expliquer par Sambor, cité ci-dessus, comment certains petits détails permettent d'avoir des indications très importantes concernant les visées de l'ennemi, ses déplacements de troupes, etc.

Après avoir dit qu'il y a des nouvelles assez intéressantes à rapporter, il continue :

En face de nous le premier bataillon a dû être relevé par le deuxième. Au lieu des compagnies 1, 2, 3, 4, on entend les appels des 5^e, 6^e, 7^e et 8^e. Deux nouveaux noms d'officier...

Nous avons pu prévenir du bombardement; ils avaient vu nos travailleurs; leur observateur a annoncé : « Cinquante travailleurs sur Elsa ». Je suis allé avertir le commandant; nous avions en effet des hommes à F. Donc F, sur leurs cartes, est appelé Elsa; ça pourra servir de le savoir. Tu entendas assez souvent les appels AUGÉ 1, 2 ou 3. AUGÉ (œil) désigne un observatoire; ils en ont trois. A mon idée, l'un d'eux, le 3, est placé dans un arbre camouflé de la lisière du bois; il surplombe F. C'est lui sans doute qui a signalé les travailleurs. On l'a appelé « Allô l'arbre » à plusieurs reprises. J'ai signalé la chose au commandant qui demandera un tir sur la lisière, pour tâcher de le descendre.

Lorsque, — comme nous le disions plus haut — les Allemands étaient devenus plus prudents et qu'ils télégraphièrent par le sol en langage chiffré, les observateurs réussissent encore assez souvent à

transmettre des renseignements très utiles à l'état-major.

Ils parvinrent notamment à remarquer, grâce à la façon dont on télégraphiait, à la régularité des transmissions etc. — à quel moment certaines unités étaient relevées par des autres.

Et dans beaucoup de cas rien que la nouvelle de cette relève fut d'une grande utilité pour l'état-major.

Ainsi donc l'homme se servait dans la bataille, de toute les forces vives à sa disposition et de plus en plus il eut recours à la science qui lui vint en aide d'une façon bienveillante et lui procura toujours une aide puissante.

La seconde victoire de la Marne.

Les succès allemands étaient passés. Foch allait réagir. Le 12 juillet déjà il avait donné des ordres afin de se préparer en vue d'une offensive contre l'aile gauche allemande près de Château-Thierry.

L'heure de la contre-attaque attendue avec tant d'impatience sonna enfin.

Pendant que Gouraud, en Champagne et Berthelot, près de Reims résistaient à l'assaut de la Victoire, Pétain concentra les armées de Mangin et de Degoutte entre l'Aisne et l'Ourcq; Fayolle recut le commandement de ces armées.

On réussit à cacher cette opération aux Allemands. La question des effectifs s'était sensiblement améliorée. L'Angleterre avait renforcé ses divisions éprouvées, les troupes américaines arrivèrent de plus en plus nombreuses.

On disposa d'une artillerie puissante et les munitions se trouvèrent en abondance sous la main. Les Français possédèrent un grand nombre de chars d'assaut. En trois nuits on exécuta la concentration des armées Mangin et Degoutte.

Le 15 à 9 heures, les importants mouvements de concentration commencés depuis deux jours et prescrits pour les jours suivants sont interrompus par ordre du commandant en chef des troupes françaises à cause de l'offensive allemande qui venait de se produire sur le front de la 4^e armée Gouraud.

Le général Foch, de passage au quartier général du groupe d'armées, apprend ce contre-ordre et le fait annuler.

Les préparatifs, suspendus pendant quelques heures, reprirent avec une intensité nouvelle dans un ordre et un silence remarquables. L'ennemi, qui a cru jusque vers le 11 à une attaque probable, est complètement rassuré. « La troupe avait cessé d'escompter une attaque, dit Ludendorff; un commandant de division de mes amis me dit que le 17 il avait été dans les toutes premières lignes et avait eu l'impression que le calme le plus profond régnait chez l'ennemi. »

Mais en ces temps Ludendorff accorda des interviews à des journalistes allemands, dans le but évident de remonter le moral dans son pays. Tout marcha à souhait, dit-il. Il déclara entre autres :

« Les péripéties de la bataille se déroulent précisément comme nous l'avions pensé et espéré. L'infanterie a combattu brillamment. L'élan, avec lequel elle est partie en guerre en 1914 lui est totalement resté et lui fera encore faire des progrès, malgré la résistance décidée d'un ennemi puissant. La plus grosse difficulté est vaincue, car nous sommes parvenus à mettre fin à la guerre de position et à reprendre celle de mouvement.

Sans doute, les Anglais manient leurs mitrailleuses avec dextérité.

Ils creusent par exemple des galeries souterraines et des couloirs qui conduisent vers l'avant; puis ils les garnissent de mitrailleuses.

De pareils dispositifs échappent souvent à la vue de nos observateurs d'artillerie et notre tir ne parvient pas à les atteindre par un temps brumeux. Notre infanterie s'est emparé de pareils nids de mi-



Un avant-poste Belge à l'Yser.

trailleuses disséminés par tout le champ de bataille.

La destruction de la contrée où sévit la bataille est désolante. L'empereur a emporté une profonde impression causée par les ravages causés au théâtre des opérations dans les régions de la France, et il a encore une fois compris combien grande doit être la reconnaissance du pays pour l'armée qui a su épargner ces horreurs à notre pays. »

On publia en Allemagne des descriptions du gros canon qui tira sur Paris.

On annonça du côté de l'ennemi : « Les Français se trompent quand ils croient qu'il n'existe qu'un canon de cette espèce. Sous peu nous bombarderons encore des campements militaires, des terrains d'exercice, des gares de chemin de fer utilisées pour les transports de troupes et plusieurs autres points se trouvant à plus de 100 kilomètres derrière le front français.

Il va de soi — ainsi dit le communiqué — que seulement les points ayant un intérêt militaire, seront bombardés ! »

Le bombardement de Paris, qui fit chaque fois des victimes parmi les civils, fut une preuve en plus de la duplicité des communiqués allemands : car ne disent-ils pas, dans le communiqué ci-dessus, que seul les points « présentant de l'intérêt au point de vue militaire » seraient bombardés.

D'après des informations venant de la Suisse, « l'Echo de Paris » suppose que jusqu'à présent deux canons monstres exécutent un tir alternatif.

* * *

On essaye de faire disparaître l'impression d'une entente pas trop parfaite entre l'Allemagne et l'Autriche.

Les deux empereurs eurent de fréquentes entrevues ensemble, et à cette occasion on fit connaître par le monde entier le communiqué suivant :

« L'entrevue des empereurs, qui a lieu en ce moment au grand quartier général allemand, indique la confirmation de la volonté des deux nations de continuer la guerre de commun accord jusqu'au moment où les ennemis seront forcés de déposer les armes.

Les puissances centrales sont plus solides que jamais. Pendant cette entrevue, les deux monarques et leurs hommes d'Etat pourront définir avec satisfaction et avec une parfaite unité de vues les buts de guerre.

Le conflit exige de lourds sacrifices, mais nous résisterons jusqu'au moment où nos ennemis

abandonneront leurs plans qui menacent notre unité. »

Nos lecteurs sauront combien ces paroles ronflantes étaient en désaccord complet avec le véritable état des relations existant entre l'Allemagne et la double monarchie, quand ils se rappelleront que dès 1917 l'empereur Charles avait déjà voulu conclure la paix avec les Alliés.

Nous avons communiqué la lettre que l'empereur austro-hongrois fit parvenir à son beau-frère, le prince Sixte de Bourbon, et dans laquelle il formula, d'une façon claire et nette, son désir d'arriver à la paix.

De plus, les difficultés intérieures de la double monarchie s'accroissent de jour en jour.

Il est donc superflu d'affirmer que personne ne fut dupe du communiqué ci-dessus, quel'enthousiaste qu'il fut.

* * *

Les contre-attaques préparatoires des Français furent annoncées par les Allemands de la façon suivante :

« La situation actuelle est caractérisée par de violentes contre-attaques françaises, pour lesquelles l'ennemi amène continuellement des divisions retirées des autres parties du front, pour lui permettre de combler les pertes en morts et en blessés.

Les Français seraient visiblement déjà satisfaits si, en compensation des lourdes pertes qu'ils subissent, ils parviendraient à gagner du terrain : mais leurs puissantes attaques échouèrent partout.

La tactique allemande consiste à tenir partout les réserves ennemies en haleine après que Foch avait déjà accumulé ses réserves principales dans le secteur-prestige d'Amiens.

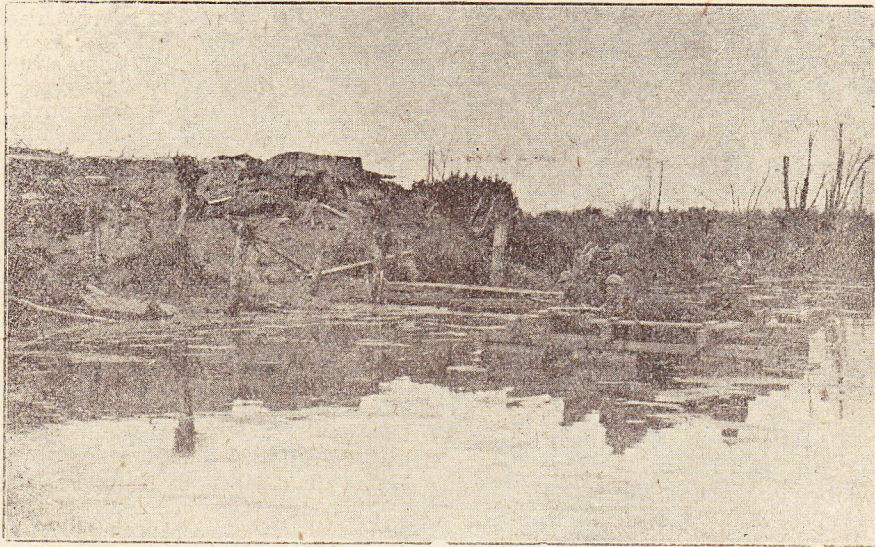
L'ennemi n'est pas capable de défendre toute la ligne de combat avec des forces également importantes.

Il ne parvient en aucun endroit à diminuer l'intensité de la pression allemande, ni à refouler les attaques incessantes qui le surprennent toujours, ni à donner à son réplique assez d'élasticité pour pouvoir éviter le feu des nombreuses mitrailleuses massées en groupes et qui lui infligent de pertes terribles. »

Foch répondit à ce communiqué en poussant ses préparatifs d'une façon énergique.

De part et d'autre les aviateurs furent très actifs. Les Allemands éprouvèrent une perte sérieuse : Von Richthofen fut tué.

Le correspondant officiel près des troupes austra-



Une patrouille sur une passerelle à Ramscapelle.

liennes fit le récit suivant de la mort de von Richthofen :

« Le baron von Richthofen fut descendu au moment où il survolait à une faible hauteur les troupes australiennes. La balle qui le frappa fut probablement tirée par un canon Lewis, d'une batterie australienne. Von Richthofen s'abatit après un combat violent entre une escadrille allemande et une anglaise. Ce qui fit croire qu'un aviateur anglais l'a descendu. L'appareil de Richthofen s'écrasa sur le sol. On ne trouva qu'une balle dans le corps : elle avait traversé le cœur.

Avant qu'on ait identifié le cadavre, on ne savait pas que le fameux champion avait été abattu.

Les papiers et la montre trouvés sur le mort permirent l'identification.

La perte de Richthofen causa une douloureuse émotion en Allemagne.

Les troupes françaises désignées pour l'offensive, se rendirent donc à leur poste.

Nous voulons rappeler ici quelques déclarations américaines citées par la presse à propos des communiqués allemands, d'après lesquels l'aide venant d'au-delà de l'Océan était insignifiante.

Le « New-York World » écrivit : « Un des résultats les plus intéressants de la puissante bataille qui est actuellement engagée dans le nord de la France, est déjà tangible aux Etats-Unis. La compréhension des exigences et des intérêts immédiats a raffermi le Congrès américain. »

L'« Evening Mail » dit : « La terrible bataille au front ouest nous a rendus conscients de responsabilités.

Le « Daily Express » apprit de New-York : « Le sacrifice insensé que fait Hindenburg de matériel humain allemand, est le facteur principal qui attire l'attention en Amérique.

Les Hohenzollern et Hindenburg ont commencé le dernier et le plus insolent massacre de vies humaines connu dans l'histoire de l'Europe, et on peut se consoler de la perte de quelques kilomètres de terrain si les militaristes allemands sont forcés de donner par cette barbarie une leçon au peuple allemand.

Les Américains ne donnent pas le moindre signe de pessimisme. Ils se réjouissent du fait que l'artillerie anglaise affaiblit les forces allemandes jusqu'au moment où le général Pershing commencera l'offensive américaine.

Sous l'influence de la grande attaque allemande, le Sénat s'est presque exclusivement occupé de l'accélération des préparatifs de guerre.

Lodge insista pour que toutes les forces en hommes de l'Amérique soient mises au service des Alliés et pour que tous les jeunes gens de 18 à 21 ans soient astreints à des exercices obligatoires de préparation militaire.

Il démontra la situation brillante des opérations anglaises. Nos vaillants alliés, dit-il, arrêtent les Allemands avec un dévouement et un courage indescriptibles. Thomas, du Colorado, insista pour que toutes les ressources soient employées pour montrer aux Alliés que nous arrivons au nombre de 5 millions, et avec nos richesses en bateaux et en approvisionnements. D'autres demandèrent que chaque département qui était chargé des préparatifs de guerre, fasse diligence. »

Ce n'était pas du bluff : les Américains avaient rapidement formé de nombreuses unités et leurs divisions allaient prendre part à cette offensive de juillet.

*

Jetons maintenant un coup d'œil sur le front. De l'Aisne à la Marne se trouvait une partie de la VIIe armée allemande (von Boehn) avec 12 divisions en première ligne et 8 en réserve.

Pétain lui opposa : du nord au sud, la 10e armée (Mangin) depuis l'Aisne jusqu'à l'Oureq ; le 1er corps (Lacapelle), le 20e corps (Berdoulot), le 30e corps (Penet), le 11e corps (Prax), la 1re division d'infanterie américaine (Summerall), la 2e division d'infanterie américaine (Harbord) et la 15e division écossaise.

La 6e armée (Degoutte) depuis l'Oureq jusque Château-Thierry, comptait : le 2e corps (Philipot), le 7e corps (Massenet), la 26e division d'infanterie américaine et la 4e idem (Cameron). Donc en tout 21 divisions, car une division américaine valait 2 françaises.

Le but de l'opération fut la conquête du chemin de fer Fère-en-Tardenois, la seule voie de ravitaillement des cent mille Allemands qui se trouvaient dans la poche de Château-Thierry.

Si même cette ligne se trouvait seulement à portée des canons alliés, les Allemands ne pourraient plus se maintenir au sud de la Vesle.

Foch avait maintenant établi son quartier général à Bombon.

Bombon, à quelque quinze kilomètres au nord-



Le général Joppey remercie nos musiciens. (Ph. de l'abbé Dubois).

est de Melun, non loin de Mormant, c'est, dans un pur paysage de France, le château le plus français qui se puisse imaginer.

Un peu à l'écart des grandes routes, ce que Foch recherche par-dessus tout, et cependant pas trop loin d'elles pour qu'on puisse les rejoindre aisément et rayonner sur tous les points du front, à mi-distance à peu près entre Paris et Provins, le Grand Quartier général français, c'était un endroit idéalement situé pour diriger, au moment où le généralissime s'y installa, cette bataille décisive de la guerre, défensive d'abord, puis offensive, à laquelle les troupes françaises (dans la proportion des neuf dixièmes) devaient presque exclusivement prendre part.

Le château est comme perdu, noyé dans cette grande plaine de l'Île-de-France, nourricière et féconde, le grenier à blé de notre pays. Des champs à perte de vue, tous admirablement cultivés, quelques forêts près des châteaux pour les chasses du châtelain, des villages qui disent l'économie, le labeur, la richesse lentement acquise, toutes les qualités, toutes les forces de la race. Ce qui frappe, ce sont les fermes, avec leurs proportions amples, leurs murailles solides et massives comme des citadelles, les larges portails, les mentes de paille hautes comme des tours, les lourds chariots sur lesquels s'enfassaient les chargements de la hauteur d'un premier étage, les robustes attelages, tout le puissant attirail des exploitations campagnardes.

Le châtelain passé, le château chang de mains, mais le fermier demeure. Il en est qui gèrent la même ferme pendant trois ou quatre générations. Le vrai maître du pays, c'est lui.

Un joli château Louis XIII, brique et pierre, en forme de double T, le corps d'habitation rectangulaire flanqué de deux pavillons débordant des deux côtés. Une construction à la fois solide et légère, pure de style, de dimensions, de proportions parfaitement réglées. Tout autour, une large douve pleine d'eau.

On accède au château par une voûte sous un pavillon au toit en pente très allongé, surmonté d'un clocheton. Cette entrée donne je ne sais quoi de romantique à un ensemble extrêmement classique, remarquable par la sobriété, par la netteté un peu sèche des dessins et des lignes.

Une grande salle, vaste comme un hall, occupe toute la partie centrale du rez-de-chaussée. Ce fut le cabinet de travail du généralissime. Une cheminée imposante ; au mur, quelques magnifiques tapisseries, de vieux portraits, de vieux plans du domaine seigneurial. Au milieu, une grande table-bureau trapue, massive, avec ses ciselures de bronze. Cette salle, comme le château lui-même, est, si l'on peut dire, à double face ; les fenêtres,

qui se répondent avec une symétrie parfaite, ont vue des deux côtés sur le parc. Des deux côtés, c'est le même parterre à la française, quelque peu abandonné et dénudé, dont seules les lignes d'ensemble, le squelette en quelque sorte serait resté. Par delà ce premier jardin, le regard se prolonge plus loin sur un autre tout pareil, fermé à l'extrémité par une grille. Il est impossible de concevoir un paysage plus symétrique, des lignes plus claires et mieux ordonnées. Quand le Maréchal, par l'une ou l'autre fenêtre, regardait devant lui, c'est le jardin si français qu'il avait constamment sous les yeux.

Rien n'égalait ni ne dérangeait la nudité sévère de ces parterres abandonnés. Les arbres, les ombrages sont à une certaine distance. Les bruits du village, d'ailleurs très endormi, ne parviennent pas jusqu'ici : c'est le domaine de la tranquillité, du silence, du recueillement. Tous ceux qui vinrent au château pendant qu'y séjournait le Généralissime ressentirent cette impression. On appelait son quartier général le « Monastère de Bombon ».

À côté du cabinet de Foch, la salle à manger. Dans un salon voisin le bureau du général Weygand et Desticker. Au premier étage, les chambres, celle du Maréchal ayant vue sur la façade arrière. Les officiers de l'Etat-Major installèrent comme ils purent leurs services.

Ces journées d'été de Bombon, de juin à octobre, furent pour cet Etat-Major des journées de labeur intense. C'est pendant cet été que fut gagnée la guerre. Tous les souvenirs de cette période émouvante et si chargée d'histoire sont accrochés à ces lieux. Devant ce perron, Foch et Clemenceau se promènèrent bien souvent.

« Quel beau spectacle vous avez de ces fenêtres, disait Clemenceau. » Et Foch de lui répondre :

— Très beau mais un peu monotone à la longue. »

Une autre fois, Clemenceau disait à Foch :

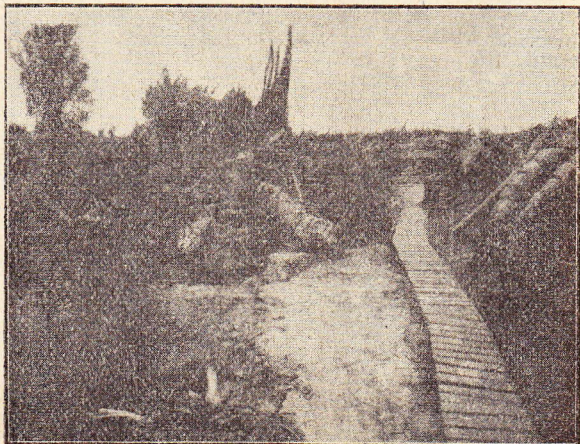
— Vous êtes sûr de la victoire pour cette année ?

— Absolument sûr, Monsieur le Président, nos soldats font tout ce qu'il faut pour cela et nous avons la mer derrière nous qui nous apporte sans cesse de nouveaux Américains. »

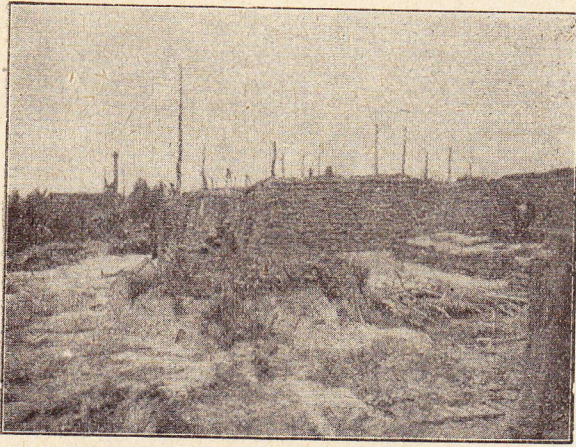
Dans un coin du parc, à gauche, en présence de son Etat-Major, et d'un bataillon revenu du front, le Président de la République décerna à Foch le bâton de Maréchal.

À l'une des portes d'entrée, près du pavillon, les commandants en chef Pétain, Haig, Pershing, furent photographiés comme ils sortaient du conseil de guerre où tout le déroulement de la bataille avait été réglé.

Diaz voulut reprendre les travailleurs italiens envoyés en France. Foch lui fit savoir qu'il ne pouvait absolument pas s'en passer.



Dégâts par bombe en A. 17. (Ph. de l'abbé Dubois).



Tranchée Belge. B. 19. (Ph. de l'abbé Dubois)

Il pria Pétain et Haig de le renseigner heure par heure de la marche des opérations.

Pendant l'après-midi du 17, Clemenceau vint à Bombon. Les nouvelles étaient excellentes, d'autant plus que Foch put annoncer au président du conseil que l'offensive Mangin-Degoutte serait déclanchée le lendemain.

Le 18 juillet, à 4 h. 35 du matin, la 10^e armée commença l'attaque entre l'Aisne et l'Oureq, sans la moindre préparation d'artillerie.

Trois cent vingt et un chars d'assaut avancèrent formant une ligne de feu, tandis que le tir de barrage des Français bombardait aussi terriblement les batteries ennemies.

Les Allemands furent parfaitement surpris, cette offensive leur tomba comme une avalanche sur le dos. Les troupes de première ligne furent saisies de panique. Les morts et les blessés s'entassèrent, les survivants se constituèrent prisonniers ou s'enfuirent. Des canons furent capturés. Dans des fermes et dans d'autres positions de défense les Allemands se rendirent par centaines. Des soldats travaillant dans les champs se virent subitement encerclés et se dirigèrent vers l'arrière sans résister.

Au nord de l'Oureq, l'armée de Mangin avança irrésistiblement par les champs de betteraves dans la région de Soissons. Au soir, l'avance était de 7 kilomètres. La division marocaine de Daugan, encadrée par les Américains, se distingua particulièrement.

La 6^e armée de Degoutte atteignit aussi tous ses objectifs.

On compta ce jour 10.000 prisonniers et 200 canons pris par la 10^e armée, 2.000 prisonniers et 50 canons pris par la 6^e armée.

Le général Pétain se rend avec le général Fayolle au poste d'observation d'où le général Mangin suit le développement de la bataille. Le général Pétain estime que le résultat obtenu dépasse toutes les espérances, mais que son exploitation est limitée par les moyens dont il dispose et par la situation générale : il rappelle que l'ennemi est sur la rive sud de la Marne. Aucun renfort ne pourra être donné à la 10^e armée, qui doit dès maintenant se disposer en profondeur pour durer avec ses propres ressources sur le terrain conquis. Mais le général Foch, prévenu, donna l'ordre de continuer l'offensive, et le lendemain l'arrivée de quatre divisions nouvelles fut annoncée à la 10^e armée, dont deux divisions anglaises prises sur les réserves du commandant en chef des armées alliées.

Le 19, à 4 heures du matin, l'attaque fut continuée avec les tanks et l'infanterie. Les Allemands lancèrent dans la bataille leurs dernières réserves, soit 4 divisions. Ils s'accrochèrent obstinément à la crête devant Soissons et exécutèrent de fougueses

contre-attaques. La lutte devint âpre. La 10^e armée française se battit en rase campagne contre des forces égales, parfois supérieures même.

Les divisions américaines furent relevées, à l'exception des artilleurs qui continuèrent à desservir les pièces d'artillerie lourde conquises sur l'ennemi. Ils tirèrent avec des obus à gaz dont on avait pris une grande quantité aux Allemands.

Et l'on avançait toujours.

En deux jours, le nombre des prisonniers monta jusque 17.000, celui des canons jusque 360.

Pour les Allemands la situation devint de plus en plus inquiétante : dans la région de Percy-Tigny, les Alliés se trouvèrent à 2 1/2 kilomètres de la route Soissons-Château-Thierry, et à moins de 15 kilomètres de la voie ferrée Fère-en-Tardenois. L'unique chemin de fer de l'ennemi se trouvait à portée des obus français. L'armée Berthelot se montra aussi très active à la Marne et prit Monvoisin. La situation des Allemands au sud de la rivière devint très critique. Soissons fut menacée.

Les Allemands se virent contraints de reculer. Dans la nuit du 19 au 20 juillet ils repassèrent la Marne, abandonnant tout le terrain gagné du 15 au 17 juillet.

Ludendorff aurait voulu attaquer en Flandre, mais il dut y renoncer, parce que la bataille actuelle exigeait la présence de trop de troupes ici.

Des dépôts et aussi des villages furent incendiés et pendant toute la nuit on entendit de terribles explosions.

Le 20, les Allemands engagèrent la 5^e division de la garde dans la bataille contre l'armée de Degoutte, et deux nouvelles divisions, à la Marne, contre celle de Mangin.

Des attaques violentes pour chasser les Français de la route Soissons-Château-Thierry, échouèrent.

Le 21, les Français avancèrent encore malgré que l'ennemi eut opposé quatre nouvelles divisions, appuyées par des tanks, à Mangin, au nord de l'Oureq.

Les Allemands furent forcés de reculer encore et des bataillons franco-américains franchirent la Marne près de Château-Thierry, qui était occupée par la 39^e division d'infanterie.

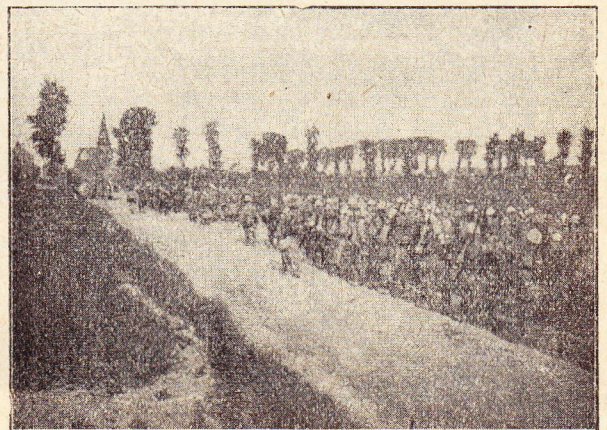
L'avance y fut de 10 kilomètres et amena les Alliés jusqu'à Brény-Chartèves.

Château-Thierry était une ville ancienne remarquable, dans la vallée de la Marne, dominée au nord par les ruines d'un vénérable château.

Elle possédait une statue du célèbre fabuliste Jean de la Fontaine.

L'église de Saint-Crépin est un édifice muni d'une grosse tour, datant du XV^e siècle.

Les Allemands y installèrent un dépôt pour leur butin. En 1914 la ville fut presque entièrement cernée par les Allemands. Le 2 septembre la population partit. Il resta seulement 180 habitants, par-



Les troupes relevés se rendent à Crombeke. (Ph. de l'abbé Dubois)



Reprise d'un village par les Français.

mi lesquels le juge de paix, Monsieur Voisin, le seul magistrat qui resta pendant la guerre dans la ville.

Le 3 septembre les Allemands pillèrent Château-Thierry ; le 4 ils enlevèrent toute la provision de tabac qui se trouvait dans l'entrepôt. Le 9, la ville, qui avait été bombardée plusieurs fois, fut délivrée.

Elle resta française jusqu'au 1er juin 1918.

Les troupes de von Conta la conquièrent après une lutte acharnée dans ses rues, au cours de laquelle des détachements coloniaux américains avaient infligé de lourdes pertes aux Allemands.

Les Américains étaient arrivés ici fin mai, avec des mitrailleuses. A peine débarqués des camions automobiles, ils aidèrent les Marocains à refouler l'ennemi, qui essayait de franchir la Marne.

Celui-ci revint pendant la nuit derrière des nuages de fumée. Les Américains défendirent le pont jusqu'à ce que le dernier Français eut repassé la rivière, puis ils se replièrent en bon ordre.

On se battit pendant tout le mois, autour de Château-Thierry, qui était aux mains des Allemands. Les Alliés l'encerclèrent de très près, surtout après que les Américains eurent pris Vaux avec 400 prisonniers.

Après l'offensive du 21 juillet l'ennemi dut évacuer la ville. Celle-ci avait été complètement pillée. La veille de leur départ les Allemands avaient encore enfermé les civils dans l'église.

Dans les maisons on trouva encore des caisses remplies de linge, adressées à des femmes allemandes, mais le temps avait fait défaut pour l'expédition.

Beaucoup de choses avaient été brisées ou salies. Des groupes spéciaux avaient été chargés de rassembler toutes les provisions dans les régions nou-

vellement occupées, donc aussi chez les particuliers.

Afin d'émerveiller le peuple en Allemagne, le bulletin fut parfois dénombré. Ainsi un communiqué Wolff avait dit pendant la première offensive :

« A Noyon, nous avons pris 200.000 litres de vin, 100 autos, 200 cuisines de campagne, 220 chariots, 260 quintaux de froment, 300 quintaux d'avoine, 100 tentes, un grand dépôt de médicaments et de bandages, de quoi fournir toute une division pendant des jours.

A Montdidier nous nous sommes emparés des approvisionnements de deux, à Ham de celles d'une division.

A Roye un grand dépôt de nombreuses peaux de bœufs, de moutons et de lapins est tombé en nos mains ; à Montdidier beaucoup de cuir et du vin ; à Ham du vin, des cakes, des dattes, 50 tonnes de pommes de terre ; à Nesle beaucoup de matériaux pour tentes.

Les manteaux, couvertures, imperméables et tentes capturés sont innombrables.

Mais on ne parla évidemment pas des pillages.

D'après un document allemand, le 345^e régiment de la 87^e division enleva tous les instruments aratoires et toutes les machines dans les villages de Liey, Gignon, Torey, Bonnes, Monthiers et Buziars.

Les Allemands apprirent à connaître les Américains près de Château-Thierry.

La brigade de marine américaine prit part à la bataille près de Bois-Belleau. C'était la première division qui était arrivée en France. Sa formation datait déjà de 1740 et ses annales firent entre autres mention de sa participation à la guerre d'indépendance.